
Archéologie classique et histoire de l'art aux Pays-Bas : des liaisons dangereuses

Classical archaeology and art history in the Netherlands: dangerous liaisons

Archeologie (Klassiek) en kunstgeschiedenis in Nederland: dangerous liaisons

Klassische Archäologie und Kunstgeschichte in den Niederlanden: gefährliche Liebschaften

Archeologia classica e storia dell'arte nei Paesi Bassi: delle relazioni pericolose

Arqueología clásica e historia del arte en los Países Bajos: unas amistades peligrosas

Miguel John Versluys

Traducteur : Étienne Schelstraete



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/863>

DOI : 10.4000/perspective.863

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 687-701

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Miguel John Versluys, « Archéologie classique et histoire de l'art aux Pays-Bas : des liaisons dangereuses », *Perspective* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 30 juin 2013, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/863> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.863>

Archéologie classique et histoire de l'art aux Pays-Bas : des liaisons dangereuses

Miguel John Versluys*

L'étude de l'art antique existe dans un no man's land disciplinaire. Au sein de l'histoire de l'art, elle occupe une position marginale ; au sein des disciplines qui s'appuient sur les textes, elle est considérée comme non pertinente ; et au sein des multiples formes de l'archéologie, elle est diversement condamnée comme dépassée, exclusive, destructrice ou simplement dépourvue d'intérêt¹.

Vers une discipline scindée

Décrire les relations entretenues par l'archéologie, et plus spécifiquement l'archéologie classique, avec l'histoire de l'art aux Pays-Bas au cours des cinquante dernières années est intéressant à plus d'un titre. Il y a évidemment un intérêt historiographique au sens strict, qui concerne l'histoire de la recherche scientifique aux Pays-Bas dans les disciplines en question. Cette historiographie, du moins pour l'archéologie classique, est récente et encore très hésitante, comparée avec l'attention que les archéologues d'autres pays d'Europe portent à l'histoire de leur propre discipline. Il en résulte que les Pays-Bas sont presque entièrement absents d'ouvrages sur l'histoire de l'archéologie (classique), comme celui de Stephen Dyson (DYSON, 2006). Le texte d'Eric Moormann sur l'archéologie aux Pays-Bas et en Belgique dans *Der neue Pauly* (MOORMANN, 2001), et la synthèse de Piet van de Velde sur les Pays-Bas dans l'*Encyclopedia of Archaeology* (VAN DE VELDE, 1999) constituent de rares exceptions. L'analyse la plus importante consacrée à l'histoire de l'archéologie aux Pays-Bas au XX^e siècle est celle de Martijn Eickhoff (EICKHOFF, 2003), qui réserve une large place à l'archéologie classique. Pour les périodes antérieures, citons en particulier le livre de Ruurd Halbertsma sur l'histoire des collections du Rijksmuseum van Oudheden (le Musée national des antiquités)

Miguel John Versluys est maître de conférences à l'université de Leyde, où il enseigne l'archéologie et l'histoire méditerranéennes, ainsi que la théorie de l'archéologie. Ses travaux portent notamment sur les interactions culturelles dans les mondes hellénistique et romain. Il est l'auteur de *Aegyptiaca Romana: Nilotic scenes and the Roman views of Egypt* (Leyde/Boston, 2002) et a dirigé avec Laurent Bricault les publications de *Nile into Tiber: Egypt in the Roman World* (Leyde/Boston, 2007) et de *Isis on the Nile: Egyptian Gods in Hellenistic and Roman Egypt* (Leyde/Boston, 2010).

1. Portrait du professeur C. J. C. Reuvens, lithographie de L. Springer d'après une peinture de Louis Moritz, 1835, Leyde, Rijksmuseum van Oudheden [HALBERTSMA, 2003, p. 26].



à Leyde (voir HALBERTSMA, 2003), d'autant plus intéressant qu'il évoque la figure de Caspar Jacob Christiaan Reuvens, directeur du Musée national des antiquités et le premier au monde à enseigner l'archéologie à l'université (fig. 1 ; voir aussi HOLJTINK, à paraître). Il faut aussi réserver une mention particulière à l'ouvrage fondamental de Auke van der Woud consacré au « mythe batave » et à la révolution scientifique et culturelle qui, entre 1750 et 1850, bouleversa la vision du passé le plus ancien des Pays-Bas en éveillant l'intérêt pour les « richesses du sous-sol » (VAN DER WOUDE, 1998). Même si l'historiographie distincte de chaque discipline archéologique en est encore à ses débuts (voir le récent EICKHOFF, 2008 pour l'archéologie classique en particulier), toute contribution critique qui vise à enrichir cette historiographie est la bienvenue².

Le cas de l'archéologie néerlandaise présente aussi un intérêt historiographique plus large. La relation entre l'archéologie classique et l'histoire de l'art aux Pays-Bas est une relation entre des extrêmes. Si l'on voulait résumer à gros traits la situation qui fut celle des cinquante dernières années, on pourrait parler du passage progressif d'une entente cordiale (non critique) à une dichotomie quasi idéologique (et sans nuances). On peut y voir le reflet des évolutions qui se sont produites à l'échelle mondiale (voir à ce sujet MORRIS, 2004 ; TERRENATO, 2002), d'autant plus perceptibles aux Pays-Bas qu'elles prennent une forme exagérée. Il s'avère en outre que l'intégration institutionnelle de l'archéologie (classique) aux Pays-Bas, parce qu'elle ne s'est pas faite de la même manière dans toutes les universités, permet des comparaisons et des conclusions intéressantes. En 1987, l'université de Leyde a lancé une expérience consistant à réunir dans une même formation toutes les disciplines archéologiques présentes dans cette université (préhistoire, archéologie du Proche-Orient, archéologie classique, archéologie précolombienne, etc.). Le succès recueilli par cette formation a débouché sur la création d'une faculté d'archéologie indépendante. Cette configuration contraste avec celle de toutes les autres universités – l'université d'Amsterdam (UvA), la Vrije Universiteit d'Amsterdam (VU), l'université de Groningue (RUG) et l'université de Nimègue (RU) – où l'archéologie, quelle que soit son orientation, fait partie de la faculté des lettres ou des sciences humaines³.

Étant donné le statut variable de l'archéologie d'une institution à une autre, il est intéressant d'observer comment la relation entre l'archéologie (classique) et l'histoire de l'art a évolué dans ces différents contextes institutionnels. Je me concentrerai ici sur l'archéologie classique en particulier. Outre qu'il s'agit de la seule discipline pour laquelle je peux prétendre, en raison de ma propre expérience, disposer plus ou moins d'une vue d'ensemble, c'est aussi dans ce domaine que le passage d'une entente cordiale à une opposition tranchée s'est manifesté le plus fortement, même si on arrive à une conclusion semblable pour d'autres branches de l'archéologie. La préhistoire constitue un cas à part que je laisserai de côté, bien qu'il existe certainement des convergences entre l'archéologie préhistorique et l'histoire de l'art ; je pense, par exemple, à l'apparition de l'« art » au Paléolithique ou à la signification de la culture matérielle visuelle à l'âge du bronze et à l'âge du fer. Néanmoins, les Pays-Bas ne possèdent aucune tradition de recherche dans ce domaine. Je n'aborderai pas non plus l'archéologie des provinces romaines, qui est restée fortement attachée, aux

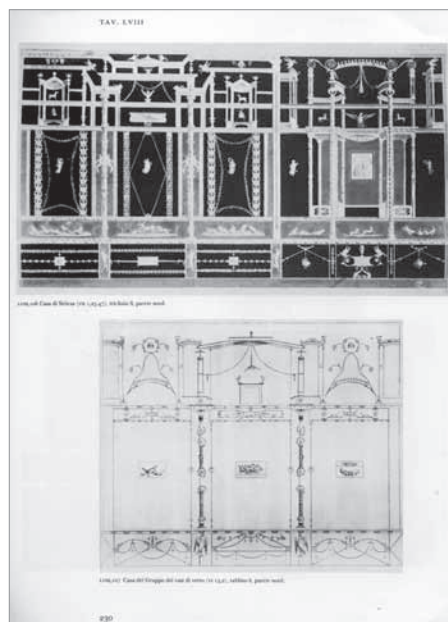
Pays-Bas, aux traditions de recherche de la préhistoire et qui, en ce qui concerne les cadres d'interprétation, se concentre principalement sur l'histoire antique. L'histoire de l'art n'y joue qu'un rôle secondaire, ce qui s'explique aussi par la nature des sources disponibles.

De l'entente cordiale (jusqu'en 1980) à l'exploration de voies nouvelles (1980-1995)

Jusqu'au début des années 1980, la situation fut dans l'ensemble assez uniforme : l'archéologie classique correspondait à l'histoire de l'art de l'Antiquité et, en tant que telle, participait à l'histoire culturelle d'une période « classique » de l'histoire européenne⁴. Pour la Grande-Bretagne, Jaś Elsner parle d'attitude « pragmatique » (ELSNER, 2007), ce qui décrit aussi bien la situation qui prévalait aux Pays-Bas. Pour étudier l'archéologie classique, science *auxiliaire*, il fallait donc nécessairement passer par les lettres classiques ou par l'histoire de l'art. Nombre d'archéologues classiques se sentaient ainsi (ou peut-être même en premier lieu) philologues ou historiens de l'art, et considéraient la culture matérielle de l'Antiquité comme une spécialisation à l'intérieur de disciplines plus générales. À l'université d'Amsterdam, par exemple, Jaap M. Hemelrijk poursuivit, dans la tradition de cette université, des travaux sur les vases grecques en lien étroit avec la collection du musée universitaire Allard Pierson, tandis qu'à Leyde et à Nimègue, Frédéric L. Bastet et Wim J. Th. Peters développaient les recherches sur la peinture murale romaine (fig. 2). Les études typo-chronologiques jouaient un rôle essentiel, mais l'iconographie et, dans une moindre mesure, l'iconologie étaient aussi utilisées comme instruments de travail⁵.

Dans mon introduction, j'ai décrit comme « non critique » la relation qui unissait l'archéologie classique et l'histoire de l'art au cours de cette période. Cette qualification ne concerne en rien le travail scientifique lui-même mais plutôt la manière dont chacun considérait sa propre position théorique. Que je sache, on ne se posait pas ces questions critiques et l'on ne cherchait guère à s'inspirer des évolutions théoriques de l'histoire de l'art (ou de l'histoire culturelle). Il y avait donc de ce point de vue, comme en Grande-Bretagne à la même période, peu de réflexivité (ELSNER, 2007).

Dans les années 1980, les nominations universitaires révèlent un changement et suggèrent indirectement un certain degré de réflexivité. On pourrait dire que la plus grande partie de l'archéologie classique néerlandaise s'est éloignée, à cette époque, de l'histoire de l'art (et des lettres classiques) comme paradigme principal. L'archéologie classique se concentra désormais sur le travail de terrain et sur des formes tout à fait différentes de la culture matérielle ; il est frappant de constater à quel point l'intérêt se déplaça des « pièces de musée » aux vestiges architecturaux et aux céramiques. En témoignent les recherches de Johannes S. Boersma (Vrije Universiteit d'Amsterdam) à Ostie et dans les Pouilles, de Marianne Maaskant-Kleibrink (Groningue) en Latium et en Calabre, de Jos A. K. E. de Waele (Nimègue) en Sicile et à Pompéi, et de Herman



2. Relevés de peintures pompéiennes dans BASTET, DE VOS, 1979 (p. 230), publication fondamentale pour l'étude néerlandaise des peintures murales romaines.

A. A. P. Geertman (Leyde) à Pompéi et en Sardaigne⁶. L'évolution des travaux de Marianne Maaskant-Kleibrink, professeur à l'université de Groningue, illustre l'exploration progressive de ces voies nouvelles. Issue de l'université de Leyde et de sa tradition d'histoire de l'art, la chercheuse s'est d'abord consacrée à l'étude des pierres gravées. Sa leçon inaugurale à Groningue (MAASKANT-KLEIBRINK, 1977) recourait encore à la notion de style mais en le considérant dans un contexte historico-culturel, allant par là dans le sens de l'évolution de l'archéologie classique. La suite de sa carrière à Groningue, placée sous le signe du travail de terrain en Italie de sorte que l'iconographie est passée à l'arrière-plan, a continué à s'inscrire dans cette voie (voir VAN LEUSDEN, 2011).

Un changement de paradigme idéologique (de 1995 à nos jours)

Avec l'arrivée d'une nouvelle génération d'enseignants à partir du milieu des années 1990, l'exploration d'autres voies a conduit à un changement radical de paradigme. L'enquête de terrain est désormais l'instrument de travail par excellence : il s'agit là d'un choix délibéré, presque idéologique. De plus, pour définir la discipline, le mot *classique*, manifestement perçu comme dépassé ou même « contaminé », a été presque partout remplacé par *méditerranéen*⁷. La conception sous-jacente à ce changement est que toute archéologie « classique » est en réalité une histoire de l'art de l'Antiquité et, par voie de conséquence, que seule l'archéologie « méditerranéenne » mérite d'être appelée archéologie. Dans cette évolution, le *Zeitgeist* post-colonial a joué un rôle important : la perspective a été volontairement déplacée pour substituer aux Grecs et aux Romains ce que l'archéologie classique traditionnelle désignait comme les « indigènes », les « Barbares » ou les « peuples frontaliers ». Il m'a toujours semblé que la révolution sociale des années 1960 et les conséquences de ce bouleversement sur l'idéologie universitaire dominante ont exercé, aux Pays-Bas, une influence certaine sur cette évolution.

Dans la pratique de l'enseignement et de la recherche, ce changement de paradigme, essentiel pour comprendre aujourd'hui le caractère de cette archéologie méditerranéenne, a suscité un certain nombre de déplacements radicaux, dont les trois plus importants sont : 1. des « élites » (les rois, les empereurs et la noblesse) vers les « gens sans histoire » ; 2. des centres urbains (Rome, Athènes) vers les campagnes ; 3. de la culture visuelle matérielle (céramiques grecques peintes, peinture murale romaine) vers la céramique utilitaire et l'organisation de l'habitat. L'évolution, inaugurée par les nominations de Douwe G. Yntema (Vrije Universiteit d'Amsterdam) et de Peter Attema (Groningue), fut confirmée par celles de l'archéologue britannique John L. Bintliff à Leyde et de Vladimir V. Stissi à l'université d'Amsterdam. Aujourd'hui, tous les professeurs d'archéologie classique des Pays-Bas sont donc des archéologues de terrain qui s'occupent de céramiques provenant de fouilles menées dans des espaces ruraux⁸. Il apparaît ainsi, du point de vue théorique, que l'archéologie classique néerlandaise puise son inspiration dans le monde anglo-saxon (voir VERSLUYS, 2000). Le changement de paradigme a eu aussi pour conséquence une anglicisation : les résultats des recherches sont, pour une énorme part, publiés en anglais, et les débats qui agitent le monde anglo-saxon sont ceux qui donnent le ton. Les articles ou les livres publiés en français, en allemand ou en italien constituent l'exception. La situation est plus ou moins la même dans d'autres pays d'Europe, mais l'évolution ne s'est manifestée nulle part de façon aussi radicale qu'aux Pays-Bas. Ce phénomène s'explique aussi par l'internationalisation des universités néerlandaises : dans un certain nombre de formations, l'enseignement se fait entièrement en anglais à partir du niveau du master.

Inutile de dire que les changements en question ont bouleversé en profondeur la relation entre l'archéologie classique/méditerranéenne, d'une part, et l'histoire de l'art, d'autre part. En forçant un peu le trait, on pourrait avancer que l'archéologie classique/méditerranéenne néerlandaise, dans son immense majorité, ne veut plus rien avoir de commun avec l'histoire de l'art. Aussi les évolutions théoriques importantes qui ont renouvelé l'histoire de l'art sont-elles complètement ignorées et méconnues d'un grand nombre d'archéologues classiques/méditerranéens. On songe, par exemple, au passage d'une histoire de l'art à une histoire de la *culture visuelle*, ou à l'évolution tout aussi importante qui a substitué à l'histoire de l'art occidental/européen les « World Art Studies » (ZIJLMANS, VAN DAMME, 2008). Il en résulte une situation paradoxale, selon laquelle les historiens de l'art s'approprient aujourd'hui des questions qui sont par excellence archéologiques, comme l'*agency* de la culture matérielle (voir, par exemple, VAN ECK, 2010 ; VAN ECK, BUSSELS, 2011, une recherche d'inspiration anthropologique sur les réactions individuelles face aux « œuvres d'art »). Cela explique aussi pourquoi, au cours des dix dernières années, l'archéologie classique néerlandaise a mené si peu de recherches qui, pour les historiens de l'art, sont vraiment intéressantes du point de vue théorique. C'est à Leyde que cette opposition est sans doute la plus visible : dans cette université, la position institutionnelle de l'archéologie classique (intégrée à la faculté d'archéologie) et de l'histoire de l'art (intégrée à la faculté des sciences humaines), et ses conséquences sur la politique de l'université ont consacré le divorce des deux disciplines. Dans le domaine des sciences humaines et de l'histoire de l'art, il est rare que la culture matérielle de l'Antiquité classique occupe une place centrale dans l'enseignement ou la recherche. De la même façon, l'archéologie n'accorde aucune attention structurelle à l'iconologie et à l'iconographie, qui ne font pas partie de ses méthodes de recherche. Pour nombre d'archéologues, l'art est une notion suspecte, chargée d'une connotation négative. Il arrive même souvent que l'archéologie méditerranéenne pose sur l'histoire de l'art un regard qui, en réalité, reproduit des stéréotypes dépassés (voir aussi DONOHUE, 2003). L'illustration la plus frappante de cette dichotomie, qui montre en même temps à quel point elle est inquiétante, est le désintérêt de l'archéologie pour la notion de « style ». Pour l'interprétation archéologique sous toutes ses formes, le style est au moins aussi important qu'il l'est en histoire de l'art (NEER, 2005), mais le concept est massivement ignoré par les archéologues, sans doute parce qu'ils l'associent avec l'histoire de l'art.

L'analyse de la transition

Compte tenu de la nature de la discussion et de l'importance du changement, on s'attendrait à assister à un débat enflammé entre les « classiques » et les « méditerranéens ». En va-t-il ainsi ? La réponse à la question est oui et non. Oui, dans la mesure où le débat a certainement eu lieu, en particulier au cours de la période de transition (1980-1995). Au moment de son départ, en 1986, le professeur Jaap M. Hemelrijk de l'université d'Amsterdam, était conscient que la conception de la discipline était en train de changer. Il éprouva le besoin de défendre la « tradition classique », ce qu'il fit en évoquant à ce propos « notre dignité » (HEMELRIJK, 1986). Ce fut l'une des rares personnes à manifester son engagement dans le débat (HEMELRIJK, 1989) ; pour le reste, le camp des « classiques » resta étonnamment muet. Les « méditerranéens » furent beaucoup plus dynamiques, comme l'atteste la fondation, en 1988, du *Tijdschrift voor Mediterrane Archeologie*. En 1992, le préhistorien et théoricien Piet van de Velde, de l'université de Leyde, publia dans le *Bulletin Antieke Beschaving* un article suggestif sur la relation entre

archéologie et philologie (VAN DE VELDE, 1992 ; le recueil de mélanges offerts à Van de Velde à l'occasion de son départ donne une bonne idée de son travail et de son influence : KAPTIJN, VAN ROSSENBERG, 2001). L'article de Van de Velde ne suscita d'abord aucune réaction, une attitude qui semble caractéristique de l'*establishment* « classique ». Le seul véritable débat public eut lieu deux ans plus tard, en 1994, quand un groupe d'étudiants et de jeunes diplômés organisa un colloque intitulé « Entre courants et tempêtes : les évolutions de l'archéologie classique/méditerranéenne néerlandaise » (*Tussen stromingen en stormen*, 1994 ; fig. 3). Hélas, cette discussion de fond sur la position théorique de l'archéologie classique/méditerranéenne néerlandaise – la double épithète classique/méditerranéenne, choisie à dessein, illustre le poids des significations attachées à ces concepts – resta sans suite. Est-ce parce que, dans les faits, les « méditerranéens » (et la jeune génération) l'avaient déjà emporté à l'époque ? Avec le recul, il est à regretter, pour l'intérêt de la discussion, que la position des « classiques » ait été défendue seulement, et avec fracas, par Jaap M. Hemelrijk, qui le fit certes avec passion mais en arguant de la supériorité de la culture et de l'archéologie grecque, une idée qui, dans les années 1990, était complètement dépassée. Manifestement, l'archéologie « classique » néerlandaise n'avait pas l'habitude de l'introspection et du débat théorique, et elle ne s'était pas suffisamment renouvelée pour défendre sa position dans un débat constructif⁹.

Si les archéologues néerlandais spécialistes de l'Antiquité se sont préoccupés très activement des évolutions de l'archéologie (comme le *field survey*), ils n'ont porté qu'un faible intérêt à celles qui ont eu lieu en histoire de l'art et en sciences humaines. La déclaration idéologique de James Whitley en 2001, « L'histoire de l'art classique est de l'archéologie ou elle n'est rien »¹⁰, exprima parfaitement la position de cette génération. Tout en affirmant la primauté de sa discipline, Whitley semblait toutefois suggérer que l'histoire de l'art classique pouvait constituer, sous une forme renouvelée, une branche importante de l'archéologie. La position des Néerlandais paraît (avoir été) plus radicale encore : il n'y avait plus de place dans la définition de la discipline, ni pour le terme « classique », ni pour l'approche « histoire de l'art ». Le changement de paradigme ne permettait en aucune façon que l'histoire de l'art antique devienne archéologie. Le nouveau contenu de la discipline, qualifié de « méditerranéen », recevait ainsi sa définition idéologique.

À la question de savoir s'il y eut un véritable débat théorique de fond, la réponse peut donc aussi être négative. À l'exception de *Tussen stromingen en stormen*, il n'y eut en fait aucun débat public. De plus, la publication de ce colloque important montra que, s'il y avait véritablement eu débat, il avait consisté soit en un positionnement idéologique/politique (Jaap M. Hemelrijk contre Piet van de Velde), soit en un pragmatisme consensuel (toutes approches étant jugées légitimes ; pour une analyse de cette discussion, voir YNTEMA, 1988). Quoi qu'il en soit, il n'y eut pas vraiment de discussion épistémologique sur le caractère de l'archéologie classique néerlandaise, comme celle lancée la même année par Jan Slofstra pour l'archéologie des Pays-Bas (SLOFSTRA, 1994). Pour trouver un modèle, les « méditerranéens » se tournèrent surtout vers les universités britanniques. L'absence de discussion constructive est aussi reflétée dans la position des deux seuls musées aux Pays-Bas à posséder d'importantes collections d'antiquités classiques, le musée



3. Couverture des actes du colloque *Tussen stromingen en stormen*, 1994.

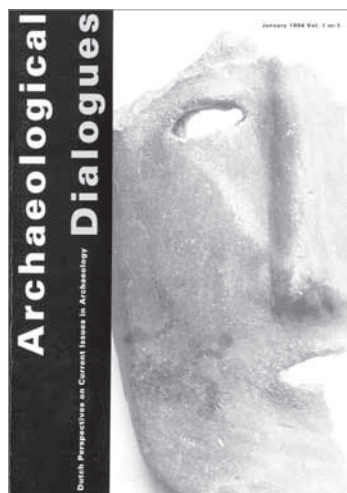
Allard Pierson à Amsterdam et le Rijksmuseum van Oudheden à Leyde : ces institutions ne trouvèrent manifestement pas leur place dans ce débat. Une exposition problématisante et efficacement déconstructrice comme *Die Griechische Klassik: Idee oder Wirklichkeit*, organisée à Berlin et à Bonn en 2002, fait encore défaut dans la politique d'expositions de ces deux musées.

À la différence des musées, qui se tinrent à l'écart du débat, un groupe de jeunes chercheurs en quête de discussion et d'innovation, parmi lesquels des archéologues classiques, créa la revue *Archaeological Dialogues*, qui est sans doute le témoignage le plus visible et le plus significatif de cette période de transition dans l'histoire de l'archéologie aux Pays-Bas (fig. 4). Fondée en 1994, elle est l'organe de la fondation du même nom qui, s'inspirant du Theoretical Archaeological Group (TAG) britannique, organise chaque année un congrès intitulé « Archéologie et Théorie ». Sa mission explicite est de promouvoir la recherche théorique « au-delà des questions archéologiques traditionnelles ». La revue entend également défendre sa propre position théorique, dont l'orientation se veut tout aussi continentale qu'anglo-saxonne¹¹.

Dans le domaine théorique, les *Archaeological Dialogues* se sont surtout tournés vers les sciences sociales, notamment l'anthropologie et l'étude de la préhistoire. Ici non plus, on ne trouve presque aucun écho de la *New Art History* ou de la *New Cultural History*. Même si un livre comme celui de Lynn Hunt, consacré aux apports d'une histoire culturelle moderne, date déjà de 1989 (HUNT, 1989), l'expression « histoire culturelle » conserve encore, pour beaucoup d'archéologues, une connotation négative, parce qu'elle évoque l'histoire culturelle telle qu'elle était pratiquée au début du XX^e siècle. Voilà de nouveau illustrée l'observation faite plus haut : aux Pays-Bas, un grand nombre d'archéologues ont d'évidence choisi, pour leur discipline, une orientation théorique qui tourne le dos aux sciences humaines. Dans la situation actuelle, la lecture du livre de Peter Burke, *What is Cultural History?* (BURKE, 2008) est sans doute à recommander.

Les *Archaeological Dialogues* sont parvenus à s'imposer rapidement sur la scène internationale, et depuis 2003, ils sont publiés par les presses universitaires de Cambridge. Pour l'archéologie néerlandaise, il s'agit sans aucun doute d'une des plus belles réussites intellectuelles des dix dernières années. Ainsi, la revue dresse le portrait de la discipline : en ce qui concerne le choix de l'objet d'étude comme la théorie, l'histoire de l'art n'y joue aucun rôle significatif.

En évoquant cette revue, publication néerlandaise à la portée internationale, nous touchons du doigt ce qui semble une distinction fondamentale dans la pratique archéologique aux Pays-Bas : la différence entre « l'archéologie des Pays-Bas » – c'est-à-dire l'archéologie consacrée à l'étude des vestiges préhistoriques, romains et médiévaux trouvés sur le territoire néerlandais – et « l'archéologie néerlandaise » – c'est-à-dire tout type d'archéologie telle qu'elle est pratiquée par des archéologues néerlandais. Les deux expressions sont souvent utilisées l'une pour l'autre, mais tout à fait indûment : « l'archéologie néerlandaise » est beaucoup plus vaste (et donc plus variée du point de vue théorique) que « l'archéologie des Pays-Bas ». En témoigne l'article de Jan Slofstra publié dans le premier numéro des *Archaeological Dialogues* sous le titre « Recent developments in Dutch Archaeology. A scientific-historical outline »



4. Couverture du numéro inaugural de la revue *Archaeological Dialogues*, 1/1, janvier 1994.

(SLOFSTRA, 1994). Il s'agit, à ce jour, d'une des meilleures interprétations historiographiques de « l'archéologie néerlandaise », si ce n'est que Slofstra se limite à traiter de « l'archéologie des Pays-Bas » ! Ce choix, excluant toute archéologie qui porte sur des sites et des objets non néerlandais, est d'autant plus frappant que le chercheur s'est lui-même consacré activement à l'étude du monde romain. Il nie ainsi l'importance pour « l'archéologie néerlandaise » du travail théorique mené au sein de l'archéologie classique et considère que l'archéologie du monde gréco-romain telle qu'elle est pratiquée par des Néerlandais ne fait pas partie de « l'archéologie néerlandaise » (le même préjugé sous-tend VAN DEN DRIES, WILLEMS, 2005). En effet, en raison de la dominance de « l'archéologie des Pays-Bas », beaucoup de chercheurs en viennent à oublier que celle-ci ne représente qu'une partie de « l'archéologie néerlandaise ». Cette attitude en dit long non seulement sur le faible intérêt que « l'archéologie des Pays-Bas » porte aux recherches et aux évolutions des autres archéologies, mais aussi sur le faible pouvoir d'attraction théorique exercé aujourd'hui par l'archéologie classique.

Bien que cette période de transition ait suscité beaucoup de discussions dans les couloirs, dans les réfectoires et dans les salles de cours, le discours scientifique n'a guère conservé la trace de ce débat. Dans la pratique scientifique, cependant, les conséquences sont manifestes et importantes : l'archéologie « classique » est devenue l'archéologie « méditerranéenne » ; la prospection et les fouilles sont désormais presque les seules méthodes de travail ; et la préhistoire et l'anthropologie lui fournissent une orientation théorique. Eric Moormann tire la même conclusion : « Pour le dire simplement : l'archéologie est devenue une discipline de la préhistoire, même pour des sociétés historiques »¹². L'histoire de l'art, en revanche, a été complètement délaissée par ces disciplines.

Au-delà du débat : évaluer de la situation actuelle

L'archéologie méditerranéenne, en plein essor aux Pays-Bas, est visible et respectée sur la scène internationale (voir *Toren van Pisa...*, 2007 et, par exemple, MAASKANT-KLEIBRINK, 2002). Force est de constater que le changement de paradigme a beaucoup apporté à la discipline. L'archéologie « méditerranéenne » a considérablement élargi le champ de l'archéologie « classique », avec pour conséquence la déconstruction d'un grand nombre de concepts employés jusque-là. Ainsi, la question de la « colonisation » grecque ou la romanisation, par exemple, n'aurait jamais connu autrement un pareil renouvellement.

Sur le terrain théorique, la situation actuelle s'est donc stabilisée et est devenue celle d'une science normale dans une période de consensus, avec toutefois pour conséquence une absence regrettable de débat. Le fondement idéologique qui sous-tendait le changement de paradigme a notamment conduit à une partialité excessive dans l'enseignement et la recherche (voir aussi VERSLUYS, 2008). Cependant, il n'apparaît pas que l'idéologie, au niveau individuel, se soit transformée en dogme. Douwe G. Yntema (Vrije Universiteit d'Amsterdam) et Peter A. J. Attema (Groningue), par exemple, ont tous les deux prêté une large attention à la zone de tension qui existe entre leurs données archéologiques et les sources littéraires (YNTEMA, 2000 est un bel exemple) ; à Leyde, John L. Bintliff a laissé de plus en plus de place, durant son professorat, à l'archéologie des contextes urbains et de la culture matérielle visuelle. On peut donc certainement parler ici de réflexivité, même si cette réflexivité n'apparaît pas encore sur le terrain de la politique.

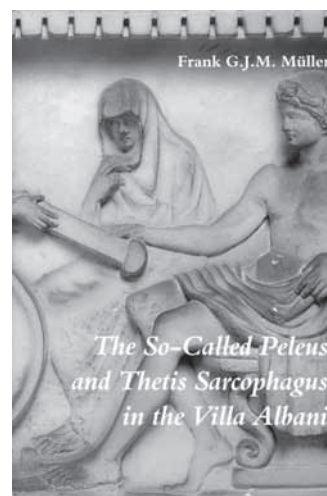
En 2008, le *Tijdschrift voor Mediterrane Archeologie* (TMA) a fêté ses vingt ans d'existence en organisant un colloque consacré pour partie à des « questions actuelles en archéologie

méditerranéenne ». Les deux contributions portant spécifiquement sur la situation aux Pays-Bas arrivaient aux mêmes constats : en premier lieu, un déséquilibre entre l'archéologie de terrain et les autres approches possibles – l'iconologie, par exemple – et, en second lieu, le passage, par un mouvement de balancier, d'une archéologie unilatéralement « classique » à une archéologie strictement « méditerranéenne » (MOORMANN, 2008 ; VERSLUYS, 2008). Cette conclusion ne suscita guère de réactions. Le débat entre « classiques » et « méditerranéens » paraît donc clos, et les catégories semblent avoir perdu en grande partie leur pertinence. Ne serait-ce qu'une apparence ?

À en juger par les évolutions récentes spectaculaires de l'archéologie européenne, le débat est peut-être lui aussi dépassé. Les mesures décidées à La Valette en 1992 lors de la Convention de Malte, qui visaient à protéger le patrimoine archéologique en stipulant que l'urbanisation prenne en compte les vestiges archéologiques éventuels et que la fouille de ce « patrimoine » soit prise en charge par l'exploitant du site, ont suscité aux Pays-Bas un essor extraordinaire de l'archéologie commerciale. Par conséquent, l'archéologie s'apparente de plus en plus à une industrie et s'éloigne donc de l'université (voir THEUWS, 2000, et EICKHOFF, 2005 pour une description de ce phénomène).

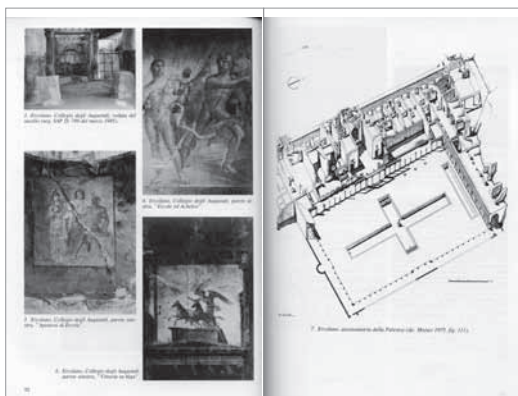
Dans le monde universitaire, beaucoup ont considéré ces mesures avec circonspection¹³. Une des conséquences fut notamment de renforcer la dimension nationale de la pratique archéologique. En d'autres termes, « l'archéologie des Pays-Bas » devient encore plus importante que « l'archéologie néerlandaise » l'était autrefois, puisqu'il faut maintenant former des étudiants pour le domaine professionnel. En tant que telle, cette évolution constitue une menace pour l'archéologie de la Méditerranée, qu'il s'agisse d'une archéologie « classique » ou « méditerranéenne ». Une autre conséquence est que les études d'archéologie deviennent de plus en plus des études appliquées : il faut en effet disposer de compétences pour travailler sur le terrain et, compte tenu du contexte (et des enjeux commerciaux), la connaissance de méthodes et de techniques, à la fois bureaucratiques et pratiques, est devenue plus importante que la diversification régionale ou l'exploration théorique. Il y a aujourd'hui un réel danger que l'archéologie prenne de plus en plus le caractère d'une formation professionnelle. Quoi qu'il en soit, ces deux conséquences de la Convention de Malte, conjuguées à l'essor de l'archéologie commerciale, n'ont pas laissé davantage de place à un nouveau rapprochement entre l'archéologie et l'histoire de l'art aux Pays-Bas.

L'archéologie « classique/méditerranéenne » néerlandaise n'a-t-elle donc fourni, au cours des dix dernières années, aucun résultat qui puisse intéresser l'histoire de l'art ? Bien sûr que si, mais en raison des évolutions décrites plus haut, ces résultats sont relativement peu nombreux et, quand ils existent, sont principalement empiriques. Il suffira de mentionner, à titre d'exemple, quelques noms et monographies. Le projet *Domus Aurea* des universités de Leyde et de Nimègue a permis de publier et d'analyser l'ensemble des peintures du palais impérial de Néron, un travail qui intéresse directement les historiens de l'art en raison de l'énorme influence que ces grotesques ont exercée depuis la Renaissance (MEYBOOM, MOORMANN, à paraître). Paul G. Meyboom est aussi l'auteur d'une vaste monographie sur la mosaïque nilotique de Préneste (MEYBOOM, 1995). D'autres élèves de Frédéric L. Bastet se sont en outre



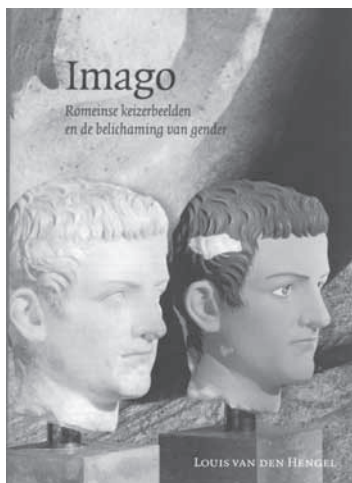
5. Couverture de MÜLLER, 1994, vol. I, montrant un détail du « sarcophage des noces de Thétis et Pélée » conservé à la villa Albani.

6. Herculaneum, photographies du Sacellum des Augustales et vue axonométrique de la palestra, dans MOORMANN, 1993, p. 92-93.



occupés de célèbres *exempla*, comme en témoignent notamment les trois *Iconological Studies in Roman Art* de Frank G. J. M. Müller (MÜLLER, 1994 ; fig. 5). Les *Aedificiorum Figurae* de Rolf A. Tybout (TYBOUT, 1989), ouvrage consacré au « caractère hybride » du deuxième style pompéien, est une étude iconographique qui se distingue par l'attention accordée au contexte socio-historique et culturel. Lammert Bouke van der Meer, qui s'est imposé à Leyde comme un éminent étruscologue, a défini son approche

iconographique/iconologique comme une « archéologie de l'esprit » ou une « archéologie cognitive » (VAN DER MEER, 2010). Eric M. Moormann a publié une série de livres et d'articles importants sur la décoration de la maison romaine (MOORMANN, 1993, 2011 ; fig. 6) ; Stephan T. A. M. Mols de l'université de Nimègue a poursuivi cette tradition dans ses travaux sur le même sujet (MOLS, 1999a ; sur son travail à Ostie, MOLS, 1999b). Parallèlement, Moormann a consacré beaucoup d'attention à l'important *Nachleben* historique et culturel de Pompéi (à paraître). À Groningue, Marianne Maaskant-Kleibrink a poursuivi ses recherches iconologiques, tandis que Steven E. Hijmans, aujourd'hui à l'université de l'Alberta (Canada) a réalisé une thèse portant sur le Soleil (HIJMANS, à paraître) ; le même Hijmans a publié des articles théoriques novateurs sur la « pratique du regard chez les Romains » (HIJMANS, 2000). À l'Université d'Amsterdam, Herman A. G. Brijder a dirigé des recherches sur la céramique peinte en Grèce (on trouvera un bon aperçu de ses vastes recherches dans son *Festschrift* : MOORMANN, STISSI, 2009). Patricia Lulof utilise l'iconologie comme méthode de recherche pour analyser la décoration architecturale des temples archaïques (LULOF, RESCIGNO, 2011). J'ai moi-même interprété les peintures murales et mosaïques nilotiques romaines comme un discours romain sur l'Autre (VERSLUYS, 2002). Un projet de recherche de l'université de Leyde est consacré actuellement au rôle et à la signification de l'Égypte dans le monde romain au sens large, où l'iconologie, mais aussi la matérialité du langage formel de l'Égypte et les conséquences culturelles de la « mondialisation » antique jouent un rôle important (VERSLUYS, 2010 et à paraître). En 2006, le *Bulletin Antieke Beschaving*, bien qu'ayant remplacé son nom à connotation classique par l'intitulé *Annual Papers in Mediterranean Archaeology* (BABesch), a fêté son quatre-vingtième anniversaire en organisant un colloque intitulé « Cultural Messages in the Graeco-Roman World » (HEKSTER, MOLS, 2010). La contribution théorique la plus intéressante de ces dernières années, me semble-t-il, est la thèse de doctorat soutenue par Louis van den Hengel à Nimègue, où les concepts de genre, d'image et de sémiotique sont appliqués aux représentations impériales (VAN DEN HENGEL, 2009, hélas non publiée, à ce jour, dans une langue internationale ; fig. 7). Enfin, il faut mentionner la création, en 2009, à Leyde, de la chaire Byvanck pour la « culture classique »¹⁴, qui a été confiée dans un premier temps à l'archéologue allemande Natascha Sojc. L'intention



7. Couverture de VAN DEN HENGEL, 2009.

explicite était de restaurer les relations transversales entre archéologie classique, histoire de l'art et lettres classiques. Pour l'avenir des relations entre l'archéologie et l'histoire de l'art aux Pays-Bas, il s'agit d'une évolution encourageante. Toutefois, il est significatif que cette initiative soit financée par des fonds privés, issus d'une donation du Byvanck Fonds, et qu'elle ne puisse pas compter sur un soutien structurel d'une des trois formations précitées.

Des liaisons dangereuses

Il faut reconnaître que les relations entretenues par l'archéologie, dans toutes ses composantes, et l'histoire de l'art aux Pays-Bas au cours des cinquante dernières années ont toujours été plutôt marginales : elles se sont presque uniquement exprimées dans le domaine de l'archéologie classique et dans quelques autres disciplines de l'archéologie historique qui n'étaient pas considérées comme faisant partie de « l'archéologie néerlandaise ». Les relations se sont encore plus relâchées avec le changement de paradigme survenu dans les années 1990, quand l'archéologie méditerranéenne, se définissant quasi exclusivement comme une « archéologie », a tenté de se débarrasser de l'épithète « classique », considérée comme un vestige d'un lourd passé qu'il valait mieux oublier¹⁵.

Je vois deux raisons importantes à l'absence de dialogue constructif entre ces disciplines. La première est que l'archéologie « classique » néerlandaise a toujours été trop repliée sur elle-même pour faire comprendre et pour communiquer l'importance qu'elle pouvait avoir pour la pratique archéologique plus large. De plus, le changement de paradigme – de l'archéologie « classique » à l'archéologie « méditerranéenne » – témoignait d'une vision unilatérale : en voulant absolument constituer une archéologie « ordinaire », comme toutes les autres, on a perdu une partie de sa force potentielle (voir SNODGRASS, 1987). La seconde raison a été exposée par Jan Slofstra (SLOFSTRA, 1994), qui a affirmé que « l'archéologie des Pays-Bas », dans la pratique de la recherche, n'a jamais été vraiment théorique, sinon dans une optique historico-anthropologique. De ce point de vue, il n'y a pas eu de véritable intérêt pour les perspectives offertes par l'archéologie classique ou par l'histoire de l'art¹⁶.

Les évolutions politiques et institutionnelles des dix dernières années n'ont fait que renforcer le caractère national de « l'archéologie néerlandaise ». En outre, « l'archéologie des Pays-Bas » s'est tournée de plus en plus, pour des raisons pragmatiques (opportunistes, diraient certains), vers les sciences dures, d'une part, et vers le patrimoine, d'autre part. De ce côté-ci, un réveil de l'intérêt n'est donc pas évident, même si, dans le domaine de la gestion du patrimoine culturel, il existe évidemment des convergences importantes, dans la pratique mais aussi dans les contenus, entre l'archéologie et l'histoire de l'art. De façon assez paradoxale, il s'avère que la pratique scientifique connaît une tendance inverse. L'interdisciplinarité croissante, comme celle qu'atteste, par exemple, l'essor des *Material Culture Studies* (BUCHLI, 2002), associe l'archéologie et l'histoire de l'art. On peut en dire autant, comme nous l'avons signalé plus haut, du débat sur l'*art nexus* des objets (VAN ECK, 2010 ; VAN ECK, BUSSELS, 2011) ou, en allant plus loin, sur la matérialité (l'intérêt et l'énorme potentiel de cette dernière perspective sont bien montrés chez HODDER, 2011). Même si leurs points de vue sont différents, l'archéologie et l'histoire de l'art se présentent donc à la fois comme des *sciences humaines*, des *sciences dures* – surtout en ce qui concerne les méthodes de recherche – et des *sciences sociales*. L'une et l'autre peuvent tirer profit de la synergie entre ces différents champs. Ne sont-elles pas toutes les deux des sciences de la culture matérielle, qui tournent autour de l'interprétation dans un contexte social ? Ne relèvent-elles pas toutes les deux de l'anthropologie historique, avec la

culture matérielle comme premier objet de recherche ? Je réponds intuitivement à ces questions par un « oui » sans réserve, en tout cas pour ce qui concerne la période de l'Antiquité. Mais ce faisant, je fais l'impasse sur une question fondamentale qu'il ne faut pas perdre de vue : la catégorie « art » est-elle une catégorie interprétative à part entière de la culture matérielle ? Un numéro récent et important de la revue *Arethusa* montre bien que, pour l'Antiquité gréco-romaine, les opinions divergent fortement (*Arethusa*, 2010 ; voir en particulier SQUIRE, 2010). La réticence des historiens de l'art à renoncer à leur domaine, celui de l'art, pour lui substituer celui de la « culture matérielle » est du reste compréhensible. Il est vrai aussi que les anthropologues et les historiens ont entre-temps « découvert » la culture matérielle à grande échelle et qu'ils s'en servent comme source d'information pour étudier les sociétés. De même, les archéologues ont souvent tendance, face aux autres disciplines qui étudient la relation entre l'homme et la culture matérielle dans les sociétés du passé, à défendre leur domaine en plaçant leur méthode – la fouille et le travail de terrain – au cœur de leur propre définition. Bien que compréhensible, cette construction est théoriquement fragile. C'est là qu'apparaît une autre question fondamentale : dans quelle mesure l'archéologie et l'histoire de l'art veulent-elles encore se définir comme des sciences historiques ? Nous avons montré plus haut que le nouveau paradigme – et son instrument de recherche, l'archéologie de terrain – visait surtout à mieux rendre compte de la société dans sa globalité. Aujourd'hui, les historiens doutent cependant parfois de la réussite de ce projet (par exemple, PLEKET, 2010), tandis qu'un grand nombre d'archéologues soutiennent que l'archéologie est une science du présent, pouvant contribuer à l'étude de phénomènes tels que l'*identity management* et le *cultural consciousness*.

On pourrait dire, peut-être, que l'archéologie classique néerlandaise est parvenue à l'âge adulte par le biais de l'archéologie méditerranéenne, laquelle correspondrait, pour conserver cette métaphore, à une période d'adolescence salutaire, car très récalcitrante. Mais on pourrait s'attendre à ce que cette évolution mène à quelque chose de plus qu'une « nouvelle histoire de l'art classique » (SQUIRE, 2010, p. 162). Pour parvenir à une autodéfinition plus équilibrée, il faut que la discipline recherche ses propres caractéristiques et qu'elle ose se définir à la fois comme « archéologique » et comme « classique ». Le caractère fluctuant de la notion de « classique » témoigne d'une dynamique d'appropriation qui est unique, comme Salvatore Settis l'a si bien montré dans son *Futuro del classico* (SETTIS, 2004). De ce point de vue, l'archéologie classique est différente des autres archéologies, et elle doit oser s'en servir comme d'un atout. L'archéologie classique doit continuer à participer à la discussion fondamentale sur la dynamique de la réception en histoire culturelle, et elle doit avoir l'audace de se définir comme *cultural history*. Comme Ian Morris l'a si bien dit : « L'archéologie est de l'histoire culturelle ou elle n'est rien » (MORRIS, 2000, p. 3). Il y a là un énorme potentiel : en raison de la richesse de sa tradition, de la finesse de ses données et de sa position au carrefour de tant de disciplines différentes, l'archéologie classique est faite pour intégrer toutes les perspectives que l'archéologie comme discipline peut offrir, pour en arriver à ce que Ian Hodder a récemment défini comme une *integrated archaeological perspective* (HODDER, 2011).

Les débats au sein de et avec l'histoire de l'art moderne devraient jouer un rôle important dans le développement d'un nouveau profil qui tiendrait davantage compte du développement historique unique, de la position et des possibilités de l'archéologie classique. Dans l'entre-deux-guerres, il fut envisagé de transférer la bibliothèque Warburg à Leyde (voir la contribution de Caroline van Eck dans ce numéro). Je pense que s'il y avait aujourd'hui, en 2011, un Institut Warburg à Leyde, les archéologues néerlandais seraient extrêmement peu nombreux à s'y rendre pour consulter les ouvrages de sa bibliothèque. Voilà une idée qui n'est pas rassurante.

Notes

* Ce texte a été traduit par Étienne Schelstraete.

1. « The study of ancient art exists in a disciplinary no-man's land. Within art history it holds a marginal position; within textually based disciplines it is seen as irrelevant; and within many forms of archaeology it is variously condemned as effete, exclusive, destructive, or simply lacking validity » (DONOHUE, 2003, p. 4)

2. Ce texte prolonge une publication antérieure, en néerlandais, sur l'évolution de l'archéologie romaine aux Pays-Bas (VERSLUYS, 2008). Le 25 septembre 2010, lors d'une table ronde stimulante sur « la réception de l'Antiquité », organisée au Rijksmuseum van Oudheden à Leyde, eut lieu une discussion entre l'équipe du musée et un certain nombre d'intervenants ; je remercie Pieter ter Keurs de m'y avoir invité. Enfin, je tiens à remercier les collègues qui ont lu attentivement ce texte et qui m'ont apporté leurs commentaires. Je suis convaincu que l'interprétation qui est ici présentée est, comme toute analyse historique, partielle et personnelle, et de surcroît influencée par ce que Leyde représente pour moi. J'ai choisi délibérément, pour des raisons pratiques, de mettre de côté le rôle de l'histoire (ancienne) et sa relation avec l'archéologie et l'histoire de l'art, qui constitue un article en soi. L'espace limité dont je dispose m'oblige aussi à passer sous silence d'autres aspects et d'autres nuances. Ce texte constitue surtout une invitation à de nouveaux travaux et débats (historiographiques).

3. Au sein des universités d'Amsterdam et de Groningue, il s'agit de formations indépendantes en archéologie ; il faut en outre faire remarquer qu'à la Vrije Universiteit d'Amsterdam, la géo-archéologie constitue une formation à part. À Nimègue, l'archéologie fait partie des études de lettres classiques, d'histoire ou d'histoire de l'art. Jusqu'au milieu des années 1980, l'archéologie était aussi étudiée à l'université d'Utrecht, mais, cette formation a été supprimée en 1985-1986.

4. Les périodisations utilisées – « jusqu'en 1980 », « 1980-1995 » et « de 1995 à nos jours » – ne sont évidemment pas absolues. J'ai essayé d'établir une chronologie approximative des évolutions en question, sans me référer précisément à l'attribution individuelle

des chaires universitaires. De même, j'ai souvent retenu, pour chaque université et pour chaque période, l'exemple d'un professeur titulaire dont j'ai considéré le travail scientifique comme représentatif de son département. Ce faisant, je ne rends pas compte d'une réalité beaucoup plus complexe. Pour des raisons pratiques de manque de place, j'ai en outre choisi de limiter mon étude historiographique aux cinquante dernières années ; le développement de l'archéologie classique comme discipline indépendante est ainsi, pour une part importante, laissé de côté.

5. Rolf A. Tybout (communication orale) complète ce point de vue d'une observation importante, du moins en ce qui concerne la situation à Leyde. Il fait remarquer que le professeur Frédéric L. Bastet considérait l'archéologie comme une discipline indépendante qui, pour se doter d'une pleine compréhension des sociétés antiques, devait chercher à collaborer avec les disciplines historiques. La différence entre Bastet et son prédécesseur, Hendrik G. Beyen, est à cet égard significative : alors que Beyen était un historien de l'art qui étudiait la peinture murale romaine du point de vue de l'histoire de l'art (une de ses monographies, publiée en 1931, porte sur Andrea Mantegna et la « conquête de l'espace dans la peinture »), Bastet considérait la peinture murale avant tout comme une source historique. Dans nombre de ses articles, l'accent est mis en effet sur le contexte (historique). Le fait est d'autant plus remarquable que, dans le domaine de la peinture murale romaine, son ouvrage principal (BASTET, DE VOS, 1979) est de nature presque uniquement stylistique. Une historiographie de l'archéologie classique aux Pays-Bas qui remonterait plus loin que les cinquante dernières années et qui serait plus étendue que cet article pourrait mettre en évidence cette évolution : peut-être s'agit-il aussi d'un détachement de la philologie classique à travers l'histoire de l'art et l'histoire ancienne et, en tant que tel, d'un positionnement théorique. Sur Bastet et son œuvre, voir le récent *In Memoriam* de Meyboom (MEYBOOM, 2010).

6. J'ai pris comme exemples les recherches des professeurs titulaires des cinq universités étudiées. Le professeur Herman A. G. Brijder est, je pense, le seul de cette génération d'enseignants qui tiendrait encore à se présenter comme

archéologue et historien de l'art. Ses recherches portent principalement sur les coupes de Siana.

7. Jusqu'en 1988, l'archéologie classique néerlandaise n'avait pas de revue propre en néerlandais ; les archéologues publiaient dans les revues des historiens de l'art et, surtout, des philologues classiques (*Lampas*). En 1988 fut créé à Groningue le *Tijdschrift voor Mediterrane Archeologie* (TMA). Le *Bulletin Antieke Beschaving*, revue scientifique néerlandaise d'archéologie classique fondée en 1926, jouit d'une excellente réputation internationale. En 2001, elle fut rebaptisée, de façon significative, les *Annual Papers in Classical Archaeology* devinrent les *Annual Papers on Mediterranean Archaeology*.

8. Eric M. Moormann, professeur à Nimègue, est une exception. Il travaille sur la culture urbaine romaine et sur le *Nachleben* de l'Antiquité ; cette singularité est certainement à mettre en rapport avec le fait qu'à Nimègue, l'archéologie classique ne constitue pas une formation indépendante mais une partie de la formation en histoire de l'art et en lettres classiques.

9. Les raisons de cet état des fait se trouvent peut-être dans les caractéristiques de la « tradition classique » aux Pays-Bas telle que la décrit la synthèse récente de Veenman (VEENMAN, 2010). Sur ce sujet, voir le compte rendu du livre par David Rijser (RIJSER, 2010), qui écrit : « Les lacunes du livre de Veenman sont celles qu'il est sans doute impossible de reprocher à l'auteur d'un ouvrage de synthèse. Involontairement, le livre a aussi le mérite de laisser voir les insuffisances de la tradition classique aux Pays-Bas ».

10. « Classical art history therefore is archaeology or it is nothing » (WHITLEY, 2001, p. xxiii).

11. « Dutch perspectives on contemporary archaeology. An editorial statement », dans *Archaeological Dialogues*, 1, 1994, p. 2-8. L'archéologue méditerranéen Peter van Dommelen – qui a soutenu son doctorat à Leyde, avec une étude postcoloniale à partir de données issues d'un travail de terrain en Sardaigne, sous la direction de Piet van de Velde, et qui est maintenant professeur à Glasgow – a été pendant longtemps une des chevilles ouvrières des *Archaeological Dialogues*.

12. « Grof gezegd : de archeologie is een discipline van de prehistorie geworden, zelfs voor historische samenlevingen » (MOORMANN, 2008, p. 48).

13. Pour cette problématique, voir *Toren van Pisa...*, 2007, une enquête très informative réalisée à la demande de l'Académie royale des sciences des Pays-Bas.

14. Alexander W. Byvanck, qui fut le premier professeur d'archéologie classique à Leyde, est l'auteur d'un ouvrage en cinq volumes, *De Kunst der Oudheid*, publié à partir de 1947 (sur l'œuvre et la personnalité de Byvanck, voir le « *In Memoriam* » publié dans *BABesch*, 46, 1971, p. 2-22, et EICKHOFF, 2008).

15. Pour le grand public, cependant, le prestige de la discipline tient justement à ce caractère « classique ». Les lycées classiques se portent bien aux Pays-Bas, où les ouvrages de vulgarisation scientifique consacrés à l'Antiquité suscitent un énorme intérêt. C'est ainsi que l'historien Fik Meijer est devenu un auteur à succès. La distinction sociale joue certainement ici un rôle.

16. C'est la raison pour laquelle j'ai organisé, en collaboration avec Natascha Sojc, une session du congrès annuel de l'Association européenne des archéologues (Oslo, 2011), intitulée « What did Classical Archaeology ever do for you? The application of theoretical approaches in Classical Archaeology and their potential for the archaeological discipline ». Le point de départ de cette session est celui qui a permis à l'archéologie classique, à l'intérieur et à l'extérieur des Pays-Bas, de se transformer en profondeur au cours des dix dernières années, en renouvelant activement ses cadres théoriques, sous l'influence d'autres archéologies (et en particulier l'archéologie préhistorique). Hélas, cette évolution n'a pas conduit à enrichir les autres archéologies d'une théorie développée au sein de l'archéologie classique.

Bibliographie

– ARETHUSA, 2010 : *Arethusa*, numéro thématique, *The Art of Art History in Greco-Roman Antiquity*, Verity Platt, Michael Squire éd., 43/2, 2010.

– BASTET, DE VOS, 1979 : Frédéric Louis Bastet, Mariette de Vos, *Il terzo stile pompeiano*, La Haye, 1979.

– BUCHLI, 2002 : Victor Buchli éd., *The Material Culture Reader*, Oxford/New York, 2002.

– BURKE, 2008 : Peter Burke, *What is Cultural History?*, Cambridge/Malden, 2008.

– DONOHUE, 2003 : Alice A. Donohue, « Introduction », dans Alice A. Donohue, Mark D. Fullerton, *Ancient Art and Its Historiography*, Cambridge/New York, 2003, p. 1-12.

– DYSON, 2006 : Stephen L. Dyson, *In Pursuit of Ancient Pasts: A History of Classical Archaeology in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, New Haven/Londres, 2006.

– EICKHOFF, 2003 : Martijn Eickhoff, *De oorsprong van het « eigene » : Nederlands vroegste verleden, archeologie en nationaal-socialisme*, Amsterdam, 2003.

– EICKHOFF, 2005 : Martijn Eickhoff, *Van het land naar de markt: 20 Jaar RAAP en de liberalisering van het Nederlandse archeologiebestel (1985-2005)*, Amsterdam, 2005.

– EICKHOFF, 2008 : Martijn Eickhoff, « Meaningful silence? Alexander W. Byvanck and his attitude towards the archaeology of fascist Rome », dans Nathalie de Haan, Martijn Eickhoff, Marjan Schwegman éd., *Archaeology and National Identity in Italy and Europe 1800-1950*, (Fragmenta, 2), Rome, 2008, p. 251-263.

– ELSNER, 2007 : Jaś Elsner, « Archéologie classique et histoire de l'art en Grande Bretagne », dans *Perspective. La revue de l'INHA*, 2007-2, p. 231-242.

– HALBERTSMA, 2003 : Ruurd Halbertsma, *Scholars, Travellers and Trade: The Pioneer Years of the National Museum of Antiquities in Leiden, 1818-1840*, Londres, 2003.

– HEKSTER, MOLS, 2010 : Olivier Hekster, Stephan T. A. M. Mols, *Cultural Messages in the Graeco-Roman World*, Louvain, 2010.

– HEMELRIJK, 1986 : Jaap M. Hemelrijk, *Onze waardigheid* (discours de départ), Amsterdam, 1986.

– HEMELRIJK, 1989 : Jaap M. Hemelrijk, « Archeologie van de geest. Aanzet tot een polemiek », dans *Spiegel Historiae*, 24, 1989, p. 512-515.

– HUMANS, 2000 : Steven E. Hijmans, « Language, metaphor, and the semiotics of Roman art: Some thoughts on reading the mosaics of Mausoleum M in the Vatican Necropolis », dans *BABesch*, 75, 2000, p. 147-164.

– HUMANS, à paraître : Steven E. Hijmans, *Sol: The Sun in the Art and Religions of Rome*, à paraître.

– HODDER, 2011 : Ian Hodder, « Human-thing entanglement: towards an integrated archaeological perspective », dans *Journal of the Royal Anthropological Institute (N.S.)*, 17, 2011, p. 154-177.

– HOIJTINK, à paraître : Mirjam H. E. Hoijtink, *The Urge to Exhibit: Caspar Reuvens and the Museums of Antiquity in Europe (1800-1840)*, Turnhout, à paraître.

– HUNT, 1989 : Lynn Hunt éd., *The New Cultural History: Essays*, Berkeley, 1989.

– KAPTJIN, VAN ROSSENBERG, 2001 : Eva Kaptjin, Erik van Rosenberg éd., *Een zee-mansgraf: feestbundel met opstellen ter gelegenheid van het vervroegd pensioen van Pieter van de Velde*, Leyde, 2001.

– LULOOF, RESCIGNO, 2011 : Patricia S. Lulof, Carlo Rescigno éd., *Architectural Terracottas in Ancient Italy: Images of Gods, Monsters and Heroes*, (Deliciae Fictilis, IV), (colloque, Rome/Syracuse, 2009), Londres, 2011.

– MAASKANT-KLEIBRINK, 1977 : Marianne Maaskant-Kleibrink, *Stijlloos of stijlvol? Over stijlanalyse in de klassieke archeologie*, Nijzijl, 1977.

– MAASKANT-KLEIBRINK, 2002 : Marianne Kleibrink, « A short history of Dutch research in the Mediterranean », dans Peter A. J. Attema et al., *New Developments in Italian landscape Archaeology*, (BAR International series, 1091), (colloque, Groningue, 2002), 2002, p. 13-17.

– MEYBOOM, 1995 : Paul G. P. Meyboom, *The Nile Mosaic of Palestrina*, Leyde/Boston, 1995.

– MEYBOOM, 2010 : Paul G. P. Meyboom, « Frédéric Louis Bastet in memoriam », dans *BABesch*, 85, 2010, p. viii-xi.

– MEYBOOM, MOORMANN, à paraître : Paul G. P. Meyboom, Eric M. Moormann, *Le decorazioni pittoriche e marmoree della Domus Aurea*, à paraître.

– MOLS, 1999a : Stephan T. A. M. Mols, « Ricerche archeologiche olandesi nell'area vesuviana (1841-1999) », dans Felice Senatore éd., *Pompei, il Vesuvio e la Penisola sorrentina*, (colloque, Pompéi, 1997-1998), Rome, 1999, p. 69-89.

– MOLS, 1999b : Stephan T. A. M. Mols,

- « Decorazione e uso dello spazio a Ostia. Il caso dell'Insula III x », dans *MededRom*, 58, 1999, p. 247-386.
- MOORMANN, 1993 : Eric M. Moormann éd., *Functional and Spatial Analysis of Wall Painting*, (colloque, Amsterdam, 1992), Louvain, 1993.
- MOORMANN, 2001 : Eric M. Moormann, « Niederlande und Belgien », dans *Der Neue Pauly*, 15/I, 2001, p. 1043-1045.
- MOORMANN, 2008 : Eric M. Moormann, « Op vakantie? Nederlands archeologisch onderzoek in de Mediterrane wereld », dans *Tijdschrift voor Mediterrane archeologie*, 40, 2008, p. 48-56.
- MOORMANN, 2011 : Eric M. Moormann, *Divine Interiors: Mural Paintings in Greek and Roman Sanctuaries*, Amsterdam, 2011.
- MOORMANN, à paraître : Eric M. Moormann, *Pompeii's Ashes: Intimations of Immortality, Literary Reception of the Cities Buried by Vesuvius from 1738 to the Present Time*, à paraître.
- MOORMANN, STISSI, 2009 : Eric M. Moormann, Vladimir V. Stissi, *Shapes and Images: Studies on Attic Black Figure and Related Topics in Honour of Herman A. G. Brijder*, Louvain, 2009.
- MORRIS, 2000 : Ian Morris, *Archaeology as Cultural History: Words and Things in Iron Age Greece*, Malden/Oxford, 2000.
- MORRIS, 2004 : Ian Morris, « Classical Archaeology », dans John L. Bintliff éd., *A Companion to Archaeology*, Londres, 2004, p. 253-271.
- MÜLLER, 1994 : Frank G. J. M. Müller, *Iconological Studies in Roman Art : I, The So-Called Peleus and Thetis Sarcophagus in the Villa Albani ; II, The Wall Paintings from the Oecus of the Villa of Publius Fannius Synistor in Borcoreale ; III, The Aldobrandini Wedding*, Amsterdam, 1994.
- NEER, 2005 : Richard Neer, « Connoisseurship and the stakes of style », dans *Critical Inquiry*, 3, 2005, p. 1-26.
- PLEKET, 2010 : Harry W. Pleket, compte rendu de John L. Bintliff et al., *Testing the Hinterland...*, Cambridge, 2007, dans *BABesch*, 85, 2010, p. 271-273.
- RIJSE, 2010 : David Rijser, « De geschiedenis van een mislukking », dans *NRC Handelsblad*, 15 janvier 2010.
- SETTIS, 2004 : Salvatore Settis, *Futuro del « classico »*, Turin, 2004.
- SLOFSTRA, 1994 : Jan Slofstra, « Recent developments in Dutch Archaeology. A scientific-historical outline », dans *Archaeological Dialogues*, 1, 1994, p. 9-55.
- SNODGRASS, 1987 : Anthony M. Snodgrass, *An Archaeology of Greece: The Present State and Future Scope of a Discipline*, Berkeley, 1987.
- SQUIRE, 2010 : Michael Squire, « Introduction: the art of art history in Greco-Roman Antiquity », dans *Arethusa*, 43, 2010, p. 133-163.
- TERRENATO, 2002 : Nicola Terrenato, « The innocents and the sceptics: Antiquity and classical Archaeology », dans *Antiquity*, 76, 2002, p. 1104-1111.
- THEUWS, 2000 : Frans Theuws, « Le chemin hollandais vers Malte », dans *Les Nouvelles de l'archéologie*, 82-84, 2000, p. 42-45.
- TOREN VAN PISA..., 2007 : *De toren van Pisa rechtgezet: over de toekomst van de Nederlandse archeologie*, rapport de la Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, Amsterdam, 2007.
- TUSSEN STROMINGEN EN STORMEN, 1994 : « Tussen stromingen en stormen » : ontwikkelingen in de Nederlandse Klassieke/Mediterrane archeologie, (colloque, Groningue, 1994), supplément du *Tijdschrift voor Mediterrane Archeologie*, 1, 1994.
- TYBOUT, 1989 : Rolf A. Tybout, *Aedificiorum Figurae: Untersuchungen zu den Architekturdarstellungen des frühen zweiten Stills*, Amsterdam, 1989.
- VAN DE VELDE, 1992 : Piet van de Velde, « Archaeology is Archaeology and Philology is Philology and Never the Twain Shall Meet? », dans *BABesch*, 67, 1992, p. 183-189.
- VAN DE VELDE, 1999 : Piet van de Velde, « Netherlands », dans Tim Murray éd., *Encyclopedia of Archaeology: History and Discoveries*, Santa Barbara, 1999, p. 919-934.
- VAN DEN DRIES, WILLEMS, 2005 : Monique H. van den Dries, Willem J. H. Willems éd., *Innovatie in de Nederlandse archeologie: Liber amicorum voor Roel W. Brandt*, Rijswijk, 2005.
- VAN DEN HENGEL, 2009 : Louis van den Hengel, *Imago: Romeinse keizerbeelden en de belichaming van gender*, Hilversum, 2009.
- VAN DER MEER, 2010 : Lammert Bouke van der Meer, *Material Aspects of Etruscan Religion*, Louvain, 2010.
- VAN DER WOUDE, 1998 : Auke van der Woud, *De bataafse hut: denken over het oudste Nederland (1750-1850)*, Amsterdam/Amersfoort, 1998.
- VAN ECK, 2010 : Caroline van Eck, « Living statues: living presence response, agency and the sublime », dans *Art History*, 33/4, 2010, p. 642-660.
- VAN ECK, BUSSELS, 2011 : Caroline van Eck, Stijn Bussels éd., *Levende beelden: kunst werken en kijken*, Leyde, 2011.
- VAN LEUSDEN, 2011 : Martijn van Leusden, « A career in Classical Archaeology: an interview with Marianne Kleibrink », dans *European Journal of Archaeology*, 14, 2011, p. 11-28.
- VEENMAN, 2010 : René Veenman, *De klassieke traditie in de Lage Landen*, Amsterdam, 2010.
- VERSLUYS, 2000 : Miguel John Versluys, « Splendid isolation? A glimpse into contemporary British Archaeology », dans *Archaeological Dialogues*, 8, 2000, p. 104-108.
- VERSLUYS, 2002 : Miguel John Versluys, *Aegyptiaca Romana: Nilotic Scenes and the Roman Views of Egypt*, Leyde/Boston, 2002.
- VERSLUYS, 2008 : Miguel John Versluys, « Romeinse archeologie: theoretische ontwikkelingen in de laatste decennia. Een Nederlands perspectief », dans *Tijdschrift voor Mediterrane Archeologie*, 40, 2008, p. 29-35.
- VERSLUYS, 2010 : Miguel John Versluys, « Understanding Egypt in Egypt and beyond », dans Laurent Bricault, Miguel John Versluys éd., *Isis on the Nile: Egyptian Gods in Hellenistic and Roman Egypt*, Leyde/Boston, 2010, p. 7-36.
- VERSLUYS, à paraître : Miguel John Versluys, « Egypt as part of the Roman koine: a study in mnemohistory », dans Joachim Friedrich Quack, Christian Witschel éd., *Religious Flows in the Roman Empire*, Tübingen, à paraître.
- WHITLEY, 2001 : James Whitley, *The Archaeology of Ancient Greece*, Cambridge, 2001.
- YNTEMA, 1988 : Douwe G. Yntema, « Mediterrane archeologie in beweging », dans *Spiegel Historiae*, 23, 1988, p. 326-330.
- YNTEMA, 2000 : Douwe G. Yntema, « Mental landscapes of colonization: the ancient written sources and the archaeology of early colonial Greek southeastern Italy », dans *BABesch*, 75, 2000, p. 1-49.
- ZIJLMANS, VAN DAMME, 2008 : Kitty Zijlmans, Wilfried van Damme éd., *World Art Studies: Exploring Concepts and Approaches*, Leyde, 2008.

Mots-clés : archéologie classique, archéologie et histoire de l'art, archéologie et théorie, changement de paradigme, identité disciplinaire, Material Culture Studies.